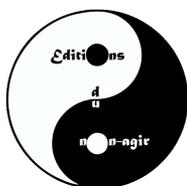


Meriam Berké



© 2014, Éditions du non-agir

Terminé d'imprimer en août 2014
Dépôt légal 3^e trimestre 2014

ISBN 979-10-92475-19-7

Tous droits réservés pour tous pays

À CE PETIT CROISSANT D'EAU verte caché dans l'aine de la Dune-qui-chante, ils donnent le nom de Croissant-de-Lune. Toujours insolent, un très ancien tamaris brandit son panache mité sur un bord. Il est tout ce qui reste vivant dans ces amas sableux épars, qui furent jadis murailles. Alentour s'obstinent des tentatives de végétation : elles repoussent bravement le caillou, développent dans le vent une chevelure rêche, puis se rabattent, lassées, s'enfouissent.

Pour la nuit, pour la semaine, une famille a planté là les piquets de sa tente. Sous les laines fauves vaquent le père et la mère. Non loin, deux bêtes de bât, les flancs gravés des marques profondes du travail, soulèvent la pierraille des lèvres, extraient une antique racine, un chirurgien verdâtre. Là-bas, le garçon assis sur ses talons joue aux osselets, main dessus, main dessous, près des chèvres.

La sœur glane des brindilles blanches, des crottes sèches, des lames d'écorce, des bouts de feuilles grises. Cinq nattes noires, étroitement tressées, encadrent son crâne rond, ses bonnes joues rouges. Sa bouche est toute prête à rire. Ses larges yeux très brillants sont habités de merveilles. Baie dure, onyx...

Azerole de Tafdust...

CHAPITRE I

L'ÉCHANGE

Quinzième Cycle, Première Époque, quatorzième année

Dis-moi pourquoi
Tu souffles sur les roses
Et pourquoi tu chemines
Le visage voilé ?
Explique-moi l'ombre des choses
Et ce reflet partout laissé
Sur un monde qui trop se pose
Comme amas d'objets dénudés
Où plus ne vient l'envers des causes
Et la saveur de leurs secrets.

Terre vivante

Élisabeth Kœchlin

© Éditions Caractères, 1992

D'ORDINAIRE, L'UNE OU L'AUTRE Dame des Terrasses, vêtue du noir, du jaune ou du rouge de son Époque, apparaît soudain dans la cour des Potières pour seulement la traverser, pressée d'aller à l'atelier où elle a un ordre à donner, ou bien de franchir la grande poterne méridionale pour accomplir, quelque part dans le domaine, sa tâche particulière : une Dame ne s'arrête pas dans les cours – sinon dans l'apparat d'un conseil ou d'une cérémonie. On la salue, avec respect, on la sert, avec zèle : ayant donné ses ordres ou terminé sa besogne extérieure, elle disparaît par la porte sud-ouest de la cour des Potières, retournée à son quartier secret, à ses occupations mystérieuses : figure fugace, coutumière, glaçante.

Or, ces temps-ci on voit les Dames traîner dans les cours, seules, à deux, tarder en conciliabules avec les adultes, se rencogner au pied des murs et grignoter interminablement des pépins secs, l'œil méditatif ; aller même, c'est extraordinaire, jusqu'à tâter le ventre et les épaules des enfants, puis échanger des commentaires à voix basse ; ou bien à s'installer sur la rampe extérieure pour examiner les enfants quand ils reviennent des puits et des pâturages. Eux, ployés sous les outres ou les fagots, défilent devant ces antiques sentinelles avec malaise.

Ils sentent que la Maison est entrée dans un temps opaque où des événements sont complotés. Temps heureux, puisqu'il prépare des surprises ; temps de gêne : dans les corvées et les jeux, où qu'ils

se tournent, les enfants surprennent, collés à leur corps, les étonnants regards spéculateurs de personnes normalement si vénérables, si affairées, qu'elles ne leur avaient jamais accordé, jusqu'ici, la moindre attention.

2

A INSI PASSE L'ÉQUINOXE de printemps. Les Sires commencent leurs préparatifs de départ – moroses, pourquoi ? se demandent les enfants : tous rêvent de les accompagner, de découvrir, loin de Haknir, les routes semées d'aventures et de fêtes ; promis aux émerveillements des mondes extérieurs, qui sont leur privilège, les Sires transforment en empressement inquiet la joyeuse bousculade des gamins autour des paquetages. Jusqu'au jour où toutes ces bizarreries – les conciliabules, les regards inquisiteurs, l'inhabituelle gravité des voyageurs – trouvent leur explication. Surprenante, en effet.

Des filles vont partir avec la caravane. Cinq filles âgées de quatorze ans. Soigneusement choisies sans doute entre toutes les autres. Pourtant un voyage est réservé à ceux des garçons pubères qui ont réussi les épreuves : pourquoi ces filles, pour ce voyage-là ?

Les Dames viennent chercher les enfants une à une dans les cours, leur font passer, pour la première fois de leur vie, la porte sud-ouest, gravir l'étroite rampe noire – déboucher sur les Terrasses interdites. Craintives, fières, ébaubies, elles sont introduites

dans une chambre somptueuse au-dessus de la cour des potières, déshabillées une à une, examinées dans tous les sens, puis méticuleusement lavées.

Peau de bois et yeux figés, les fillettes se laissent manipuler par ces mains étrangères, tendres et rapides. Le vacarme des cours n'atteint pas cette grande chambre ; le désordre chaleureux des cellules familiales ne la souille pas : ici l'espace et le silence dessinent chaque geste, chaque couleur, chaque bruit avec une précision intimidante ; n'osant ni se regarder, ni se parler, ni bouger, engoncées de stupéfaction, les petites se tiennent yeux baissés devant les Dames qui les observent, théorie noire, jaune et rouge sur le mur blanc.

Pendant les quelques jours où elles restent consignées là haut, il semble qu'elles doivent se transformer de toute urgence en adultes. Maintenant elles osent rire de constater les unes sur les autres les embellissements progressifs et spectaculaires que les soins répétés font apparaître : luisance et douceur des cheveux lissés, des peaux épilées, poncées, colorées, des ongles teints, des dents grattées, des genoux et des mollets purifiés de toute plaie.

S'agit-il donc de les marier – car enfin ce sont bien les mariées qu'on embellit de cette façon ? Pourquoi maintenant, avec qui, comment ? On se marie à dix-neuf ans pendant la Fête du Printemps – la Fête est passée depuis plus d'un mois – avec l'ami qu'on a choisi, avec lequel on vit : or, deux d'entre elles sont encore impubères !

Elles apprennent à préparer, et de quelle façon les appliquer, les gousses, les racines, les huiles, les terres qui nettoient, parfument, assouplissent, fardent ;

à construire, autour de ces armatures d'osier tressé que l'on voit sur la tête des Dames dans les grandes cérémonies, de difficiles combinaisons de cheveux, de cordons, de bandeaux, de bijoux ; à enrouler sur leurs hanches, en superpositions dégradées, de longues bandes de lin : un exercice compliqué, mais quel délice de manipuler ces matières légères que leurs propres mères n'ont jamais portées !

Dans le secret de cette chambre, les Dames donnent leur nom d'adulte aux deux impubères qui n'étaient pas encore nommées, alors que le Jour des Noms est passé : elles sont déçues de ne pas pouvoir, comme tout le monde, clamer ce nom dans les cours et à travers le domaine.

Enfin, les Dames leur donnent des instructions pour le Voyage : ne pas marcher près des bêtes, rester assises dans les palanquins ; à chaque halte, se laver et se démêler les cheveux ; ne revêtir les belles étoffes et confectionner les savantes coiffures qu'au moment prescrit par les Sires ; être dociles, surtout.

Heureusement, aucune Dame ne prendra la route. Les petites sauront bien, loin de Haknir, retrouver la liberté de courir et de jouer dont elles sont privées depuis une semaine...



LE MATIN DU DIXIÈME JOUR de la dixième lune, au chant du coq, les cinq filles ravies sont reconduites dans la grande cour : Bouche-d'Or, la

grande maigre, distraite, maladroite, mais sa mémoire est un inépuisable magasin de contes et de poèmes ; Séjour-Heureux, la plus petite, jalouse et câline, la préférée des tisserandes, elle n'a pas son pareil pour manier le fil et assortir les teintures ; l'impatiente Écureuil couronnée de mousse fauve, et dont les mains résolvent plaies et fièvres ; Ébène la bouffonne aux yeux gris et à la bizarre chevelure pâle et fluide ; Azerole, enfin, paquet dodu de muscles denses, celle-là qui mène sans pitié, et ne cesse d'inventer, les jeux les plus difficiles et les plus téméraires.

À peine émergent-elles dans la cour que les adultes, y compris leurs pères et leurs mères nourriciers, se bousculent et se pressent autour d'elles, les touchent, portent ensuite la main à leurs lèvres et au front, en disant rapidement « Donne chance », comme on le dit, par exemple, en touchant la pierre des Demeures ancestrales.

Suffoquées entre ces corps pressés et ces effrayantes mains avides, elles sont peu à peu transportées, bizarre triomphe triste, hors des murailles.

Rangée en file sur la rampe extérieure, la caravane semble prête à partir. En voyant les Sires déjà montés, les fillettes se rendent compte enfin qu'elles vont réellement quitter la Maison et vivre, elles ne savent pas combien de temps, avec ces Voyageurs aux visages invisibles et les Obscurs de leur suite ; cachés sous les voiles claniques, les Sires ne sont ni vieux ni jeunes, ni familiers ni affectueux, aucun ne vient à leur rencontre ni ne les appelle. Elles ne peuvent reconnaître parmi eux ni père ni frère, ni distinguer les mariés des adolescents avec qui elles

auraient travaillé ou joué. Et ce ne sont pas des chevaux qu'on leur présente, ces chevaux qu'elles connaissent chacun par leur nom et qu'elles montent depuis qu'elles sont petites, mais de lourdes mules sur lesquelles sont fixées des cages couvertes de stores d'osier. Enfermées là-dedans ?

Ébène et Bouche-d'Or se laissent hisser sans mot dire dans leurs cages ; Écureuil et Séjour-Heureux, à l'unisson de la foule, se mettent à hululer les cris de deuil, se débattent, se cramponnent ; Azerole quant à elle décide de créer un épisode de son propre cru dans le drame incompréhensible où l'on prétend lui imposer son rôle : elle éclate de rire, et détail.

Azerole aime courir : elle peut battre à la course la plupart des enfants de son âge. Tête baissée, coudes en avant, elle s'enfonce dans cette foule molle, dévale de toute la vitesse de son petit corps râblé la pente abrupte de la colline. Elle ne sait pas si c'est la joie de leur faire une farce, ou la peur de quitter Haknir dans ces étranges conditions, ou bien son propre poids, qui l'entraînent de plus en plus vite ; miraculeusement sûrs, ses pieds choisissent d'eux-mêmes leur chemin, si légers qu'ils dérangent à peine les cailloux et les buissons ; bras levés comme des ailes, bondissante, elle respire si fort qu'elle n'entend plus qu'elle-même.

Le mur de longues épines se dresse devant elle ; ses pieds découvrent la chicane, la conduisent au travers ; herbe douce des vergers ; Azerole se ramasse sur elle-même, impose un rythme à son halètement, à ses jambes. Où aller, maintenant ?

Déjà – elle ne veut pas le savoir, mais ils sont là, à la limite de sa vision – ils trottent à sa hauteur, l'un à droite, l'autre à gauche. Les Sires regardent les cinq longues nattes noires battre comme des serpents prisonniers autour de la tête ronde ; les bras ronds cogner alternativement de leurs poings serrés ; les mollets ronds faire courageusement leur travail.

Chaumes aigus. Rigoles. Murettes.

Dans les galets du lit de la rivière, elle commence à faiblir ; les pieds s'accrochent dans les grosses pierres. Elle tombe enfin : la voilà tapie aux pieds des chevaux, les yeux noirs écarquillés au-dessus des grosses joues rouges ruisselantes, les dents découvertes pour arracher des lambeaux d'air froid, et mimer le rire encore.

Les Dames ont bien choisi : la plus fière, la plus forte. Azerole de Haknir. Baie mûre, onyx...

4

AU LIEU DES MERVEILLES, des aventures et des fêtes, c'est la prison, le froid et l'ennui. Les Sires sont inflexibles : ils interdisent toute tentative de sortir des cages, et même de la tente qu'ils font dresser pour elles le soir. Supplications, fuites, clowneries, rien ne peut transgresser l'étrange règlement ; Écureuil et Azerole elles-mêmes finissent par se résigner : ce voyage imbécile finira bien un jour ! On se console en somnolant.

Un matin, enfin ! ce n'est pas l'ordre de réintégrer

les palanquins qui leur est donné, mais celui de se faire belles, et les Obscurs apportent les précieux paniers dans leur tente. Les maladroitesses, tout excitées, se ceignent tant bien que mal des lourdes jupes blanches et raides, des hautes ceintures brodées de cauris blancs, des rangées de colliers, entrelacent leurs cheveux dans les coiffes d'osier avec les bandeaux brodés, se couvrent le visage des terres prescrites.

Les voilà rangées, selon les instructions, devant la tente : cherchant de tous leurs yeux et le cœur grand ouvert les heureux vergers, les Laboureurs et les enfants accourus à leur rencontre, les murailles de la Maison qui leur réserve des festins.

Elles ne voient rien dans l'espace sauvage.

Il n'y a ni domaine, ni Maison à proximité. Il n'y a personne ici que les Sires dans leur costume de cérémonie, blanc et couleur de vieille caroube huilée, armés, montés en limite du camp comme en alerte, et, debout auprès des feux éteints, les Obscurs immobiles et attentifs. Il n'y a rien ici que la lumière et le vent qui ont gercé leurs lèvres et violenté du matin au soir les cages où elles se pelotonnaient.

Mais si ! Là devant, à distance, dans un repli de steppe. On discerne les accrocs colorés d'un campement, et des cavaliers. Ah ! Promesses de festoiments et de régals, de danses peut-être ; on échange des contes, des gaudrioles et des poèmes d'amour avec ces étrangers ! D'ailleurs, cinq Haknir, magnifiques, partent au galop à la rencontre des cinq cavaliers détachés du camp d'en face. Arrêtés les uns devant les autres, les Sires se saluent de leurs boucliers

levés, et se croisent ; à présent, ce sont les Tafdust qui arrivent au galop ; qui arrivent sur elles.

Le premier devant elles cabre son cheval, se penche, saisit Bouche-d'Or à la taille, la hisse à lui – enthousiasmée par ce jeu nouveau, elle s'accroche, enjambe le garrot d'un coup de reins. Chacune est enlevée de cette façon, et serrée par un bras solide contre un Tafdust qu'elle entend respirer dans ses voiles ; chacune rit d'ivresse de sentir entre ses jambes, enfin, les ardentes épaules d'un étalon. Au retour, grand galop toujours, on croise les cavaliers Haknir, qui tiennent devant eux des gamines attifées comme elles-mêmes.

On passe le camp Tafdust, on court encore. On ne comprend pas de quel jeu il s'agit, mais, en tous cas, c'est une belle course, une course vers rien, peut-être, pour rien, pour le plaisir ? Hors d'elle-même, Azerole hurle des encouragements à l'étalon et gesticule. Elle voudrait que ce Tafdust la laisse aller seule, ou tout au moins lui confie les rênes ; mais tant pis : hors des domaines, les chevaux sont aux Voyageurs ; c'est déjà une bonne aubaine de participer, alors qu'on ne l'espérait pas, à cette grande chevauchée. Oui, la fête commence bien !

5

AZEROLE MURMURE ses souvenirs :
« Où est une fête ? Dans la période qui la précède. L'histoire que je veux te raconter, c'est celle de

cette période : les années de préparatifs, l'espoir du bonheur, la récompense de la peine. Tout cela a commencé dès le moment que les petites Haknir sont devenues Tafdust. Laquelle d'entre nous aurait pu deviner le futur contenu dans nos cœurs ? Pourtant, il était là, tout entier, caché, comme les fleurs et les fruits sont contenus dans d'infimes pointes vertes le long d'une branche nue et grise. Mon histoire observe l'éclosion de ces pointes.

« Voilà comment les choses se sont passées. C'est ainsi que j'ai été échangée, il y a dix-huit ans. Après la chevauchée, il y eut d'abord l'épisode répété du palanquin. La prison, la chaleur et l'ennui, et les Sires inflexibles. Tout de suite après notre présentation aux cours de Tafdust, les Dames nous ont emmenées sur leurs Terrasses.

« Te rappelles-tu ? À Tafdust, cette année-là, il y avait huit Dames : une noire aveugle, Eau Pure, en qui la vie s'accrochait encore faiblement ; trois jaunes, Pie, Ambre et Grenade, dont il ne reste qu'Ambre aujourd'hui ; et les quatre rouges, Asphodèle et Rosée, Saule et Soie, ces secrètes, puissantes, vénérables personnes, elles avaient alors mon âge d'aujourd'hui...

« Il n'y a eu ni festoiments ni régals, ni danses ni gaudrioles.

« Quand elles ont barré notre porte, alors seulement nous avons fini par comprendre. Nous ne pouvions plus tenter de ne pas comprendre.

« Cette année, à ton tour, tu seras l'un des cinq cavaliers Tafdust : tu donneras à une Maison étrangère une petite fille soigneusement choisie, une des plus

précieuses, l'honneur de ta Maison. Tu pleureras derrière tes voiles en serrant une gamine inconnue contre ton cœur, pareille exactement, sous son masque blanc mal étalé, sous ses étoffes mal ajustées, à celle que tu viens de livrer ; tu la serreras de toutes tes forces, parce que tu la sais éperdue de terreur, et pourtant elle veut absolument croire que tu ries, que ceci est un jeu, un jeu d'adultes tricheurs qui n'ont pas correctement expliqué les règles ; elle veut le croire le plus longtemps possible. »

6

MILAN :
« J'étais encore un garçon imberbe à voix pure ; on ne m'avait pas révélé mon nom d'adulte, je n'étais jamais sorti de Tafdust. Je me rappelle : l'année de l'Échange s'est ouverte pour moi sur la jalousie ; je savais bien que je n'avais aucun titre à partir en voyage, mais les cinq filles que les Sires avaient emmenées avec eux y avaient encore moins de titre que moi !

« Et ces cérémonies ! Quelles choses précieuses elles étaient soudain devenues, les péronnelles ! On les avait astiquées là-haut comme des cuivres neufs, elles se pavanaient, on les touchait avec révérence, on pleurait même parfois – souvent – et puis elles ne voulaient soudain plus partir, on les avait mises de force sur les mules – avec quel enthousiasme, moi, je serais parti !

« La vérité, je ne l'ai vue que plus tard, quand le chagrin que j'aurais pu éprouver n'avait plus grande raison d'être : d'ailleurs aucune des fillettes n'était ma sœur, j'étais à l'âge où, m'apprêtant à subir les épreuves mâles, je ne jouais plus guère avec les filles, et la jalousie, jusqu'au retour des Sires, m'avait tenu lieu de regret. J'ai donc vite oublié les Tafdust disparues – en revanche, je revois très bien vos figures à vous, les cinq Haknir, telles que vous êtes apparues dans vos atours, peu après le solstice d'été, au fond de la grande cour où l'on vous avait rangées pour recevoir les hommages de la Maison.

« À mes yeux de gamin, il y avait eu mystérieuse transmutation des fillettes que j'avais vu partir, en Dames miniatures, d'autant plus bizarres que vos têtes étaient démesurément grossies par la coiffure biscornue et vos visages cachés par la terre blanche où les yeux béaient comme des blessures rouges – horribles masques barbouillés, striés de larmes et de morve.

« Vous ne donniez ni pitié ni envie de rire ; laides naines que vous étiez, vous inspiriez une sorte d'horreur : vous n'étiez d'aucune catégorie connue, ni enfants, ni adultes, ni Dames, dont vous étiez des reproductions réduites et caricaturales ; néanmoins vous étiez d'une catégorie respectable, puisque les adultes l'un après l'autre exécutaient devant chacune de vous le grand salut. Vous avez reçu ces hommages extravagants, c'était bien long, sans rien dire et pratiquement sans bouger. Seulement, de temps en temps, l'une reniflait, l'autre s'essuyait le nez d'un revers de bras, la troisième baillait largement, ou suçait

son pouce, ou se grattait : aucun de ces gestes si humains ne m'apparaissait tel ; ils étaient simiesques. Loin de me faire reconnaître en vous des enfants de mon âge, ils scellaient au contraire votre étrangeté.

« Quand vous avez disparu avec les Dames derrière la porte sud-ouest de la cour des potières, et que nous avons pu, enfin, célébrer le retour des Sires comme de coutume, j'ai très vite fait de vous rayer, à votre tour, de mon esprit.

« Les gens d'en bas, *a fortiori* les enfants, ne s'occupent pas des affaires des Terrasses : elles sont menées selon des règles différentes, nécessairement inconnues, comme le sont celles du cœur et des entrailles, à l'insu du corps extérieur. »